

Le choc des photos

« **P**our avoir du feu, il faut une éclosion ! » Par cette boutade, le commandant Jacky Pages introduit sa communication « Le contre-feu : l'acquis cévenol au service de la forêt méditerranéenne ». En préliminaire, il insiste sur la prévention active et la rapidité d'intervention. Détection, alerte et l'attaque directe, notamment grâce au « guet aérien armé », avec de petits avions-citernes. Mais il arrive qu'on échoue à ce stade et ce ne sont plus alors 3 ou 4 avions qui vont arrêter la « tête-de-feu », opération préliminaire à l'extinction totale. De gros moyens aériens et terrestres sont alors mis sur le terrain pour la lutte directe. Dans le contexte français, quand est donc utilisé le contre-feu ? A la tombée de la nuit quand l'aviation doit rentrer; le jour en l'absence d'appui aérien; dans des secteurs accidentés inaccessibles aux véhicules où il n'y pas d'autres méthodes d'extinction; dans une végétation si dense qu'il n'est pas possible d'y pénétrer pour y établir des établissements.

Préparer l'arrestation

Pour comprendre les phénomènes du contre-feu, un rappel s'impose quand à la dynamique du feu. Prenons comme cas d'école une végétation homogène sur terrain plat sans vent : le feu s'y développe par cercles concentriques avec un développement régulier. Dans les mêmes conditions, mais dans une pente, le front dessinera un œuf dont la tête indique l'accélération de la vitesse qui pourra passer de 200 m/h en zone plate à 700 m/h par l'effet de pente.

Détaillant les mécanismes de contre-feu et les opérations précédant sa mise en œuvre, Jacky Pages pense qu'on adapte le travail avec le feu contrôlé au profit du contre-feu dont l'objectif est la constitution d'une ligne d'arrêt que l'incendie ne devra plus franchir puisque toute la végétation aura été préalablement détruite sur son passage. Il faudra pratiquement déjà disposer d'une ligne d'arrêt sur laquelle s'appuyer, par exemple une ligne de crête, une tranchée pare-feu préexistante (à condition quelle soit propre !), une route ou une autoroute, une piste forestière (Veillons à dégager les accès créés pour les reboisements ou l'exploitation !) ou parfois même un sentier de chasseurs.

Fixer la tête et ceinturer les flammes

L'allumage se fait ensuite à l'opposé du vent, par opérations successives, en assurant le contrôle de ce qui va devenir des petits incendies et en veillant à son développement à la recule sous le vent sur une largeur supérieure à celle du front de feu. A un moment donné face à l'incendie, on va avoir un appel réciproque de ce feu à la recule et du

feu primitif. Le feu contrôlé devient réellement contre-feu. A cet instant, les deux colonnes de convection d'air chaud vont se mélanger; au lieu d'avoir un panache orienté vers l'avant, les fumées vont monter à la verticale en faisant une spirale: on est alors quasiment sûr d'avoir enrayer la propagation du feu.

Un cas idéal pour les pompiers est de se situer en contre-pente sur le versant opposé au vent et d'y ouvrir une bande d'1 m à 1,5 m de large en renversant les végétaux vers le bas pour réduire la masse combustible bien avant que l'incendie atteigne la ligne de crête. Avec l'effet de pente, le feu qui y est allumé se propage aisément vers le haut malgré un vent dominant opposé (quoique atténué sous la crête), puis redescend vers l'incendie. Dans cette configuration, et en arrivant assez tôt, on a un taux de réussite estimé à 95 %. En cas d'échec, par exemple de saute de feu, on ira chercher l'incendie un peu plus bas dans la pente où il se développe moins vite, d'y faire une nouvelle tranchée et de rallumer. Et toujours avec l'objectif de fixer la tête.

Il reste ensuite à traiter les deux flancs par la connaissance du terrain, avant que ces fronts latéraux ne s'engagent dans une pente et créent une multitude de têtes de feu. On utilise à cet effet les lignes de croupes ou les talwegs peu incurvés pour procéder à une ouverture de tranchée et à un allumage contrôlé descendant, à commencer par le flanc à l'opposé du vent. On se place donc toujours du côté le plus défavorable: en allumant, « on s'en prend plein la figure ! ». De front et latéralement, on met donc d'abord à profit ce qui existe et, à défaut, on y crée le nécessaire.

Commando et allumeurs d'élites

Pourquoi cette technique par anticipation ? Certes on peut très bien faire un débroussaillage devant le front de feu et engager une attaque directe. Mais le rayonnement infrarouge de l'incendie est tel qu'il va fatiguer beaucoup plus vite le personnel et le déshydrater, avec une baisse assez rapide de rendement. D'où la préférence des équipes gardoises à se reculer et à travailler avec plus de confort et moins de chaleur. Et la nuit y est le plus favorable. Et cela d'autant plus que la vitesse de l'incendie est grande. A Fréjus en septembre 1987, on a assisté à des sautes de feu de 400 à 500 m suite à des phénomènes de rouleaux de vent. Le front y avançait à 2 000 m/h. Dans un cas similaire, si on doit disposer d'une heure pour mettre en place son dispositif d'allumage et de contrôle, il faut donc se placer à 2 km du front... De quoi se faire passer pour un fou !

L'engagement sur un incendie peut se faire en associant plusieurs techniques selon les secteurs: ici attaque directe avec de l'eau au sol, là par les airs et ailleurs par les contre-feu. Pour la réalisation de ces derniers, le directeur

de secours nomme un responsable de secteur. Son commando est composé de trois groupes de 10 à 20 hommes : préparation, allumage et contrôle, surveillance; il comprend idéalement un guetteur dont le recul aide à prévoir et à annoncer un éventuel repli du personnel.

Le triangle du feu

Le triangle du feu définit les classes de feu par le combustible (et l'agent extincteur), le comburant et le point d'inflammation par l'abaissement de la température. Dans le cas des contre-feu, on joue avec deux, voire trois côtés pour contrôler le processus : création de la tranchée, contrôle fréquent avec uniquement des battes à feu et des branchages, parfois usage d'eau avec quelques engins, ce qui permet de réduire la température du feu.

Revenant sur l'un des cas d'école présentés dans sa communication et tel qu'il l'enseigne aux sapeurs-pompiers de toute la France, Jacky Pages compare l'attaque à l'eau et celle au feu d'un feu naissant en contre-bas d'une piste, ce qui arrive souvent. A l'arrivée des secours, on a 2 ou 3 engins. On peut y faire de l'attaque directe : tirer des établissements pour aller prendre le feu en tenaille avec de l'eau et redescendre. Mais qui va y engager ses hommes si la broussaille y atteint 2 m et que le feu passe très vite de 200 à 1 000 m/h ?

Alors on attend le feu sur la piste pour une attaque à la « lance de 14 », à 250 litres par minute. Mais avec les tout-terrain de 2 à 3 000 litres, cela ne représente que 4 à 6 minutes d'autonomie. Il arrive un gros panache de fumée qui enlève toute visibilité. On asperge d'eau; la fumée s'accroît; on se recule; et quand la fumée se dissipe... le feu est en général de l'autre côté !

Du « rien du tout » au « tout ou rien »

Reste la mise à feu s'il est possible d'anticiper assez tôt, en fonction du vent et de la pente. On fait des petits allumages en partant toujours du point le plus opposé au vent ou, dans le cas d'une piste inclinée, du point le plus haut. Ensuite pour traiter les flancs, on tire des établissements soit dans le brûlé, soit dans le vert, tout en ayant fait venir d'autres moyens au cas où... Mais dans cette configuration d'incendie, l'attaque au feu doit être immédiate, même avec un seul engin. Dans le cas contraire, on ne fera plus que courir après le feu.

En référence aux contre-feu allumés sur piste face à un incendie déjà conséquent : « Supposons que le vent se renforce, que le contre-feu saute ou que nous soyons à court d'eau, qu'avons-nous perdu ? Rien, car l'incendie nous aurait échappé quand même ! ».

Quant aux dangers du contre-feu, outre le non respect des priorités dans l'allumage, il convient d'être très vigilants avec les talwegs et les vents tournants. Autant un talweg très évasé est excellent pour attaquer un flanc en descendant, autant un talweg très incurvé risque d'accumuler les gaz chauds et de provoquer un effet de cheminée qui grillera tout sur son passage. Et autant un vent directionnel aide à contenir la mise à feu, autant un vent tournant finit par l'accélérer et l'orienter là où ce n'était pas prévu.

Dans le vif

Après cette approche descriptive, le commandant Pages présente une série de diapositives reprenant l'essentiel des opérations : exercice, débroussaillage, matériel, configuration des sites, prises de vue dans le vif de la lutte. Il en profite pour fournir quelques informations supplémentaires :

- Ouverture d'une tranchée : test dans une bande fermée haute de 1,5 m; deux débroussailleuses à dos; tranchée de flanc de 80 m de long, de 2 m de large en haut et 4,5 m en bas : 20 mn.

- Exercice hivernal avec toutes les configurations de brûlages contrôlés et de contre-feu : 3,5 km de tranchées ouvertes de façon identique par les sapeurs-pompiers.

- Allumage du contre-feu sur tranchée débroussaillée, comme effectué lors de la tournée : d'abord « noircir la tranchée » afin d'éviter qu'ensuite les flammes ne rampent à l'abri de la fumée et se sauvent hors du périmètre (on est à contre-vent, donc dans le panache du contre-feu).

- Visualisation de l'allumage d'un contre-feu sur piste dans une forêt, avec des flammes hautes comme les arbres, avec l'appui d'un camion, « en limite du possible »... avec des « wouah » et « pas possible » d'une assistance médusée.

- Autre contre-feu allumé grâce à l'effet de pente à la tombée de la nuit, avec l'incendie en arrière-plan.

- Troisième incendie : 2 véhicules placés sur une route; le premier allume et contrôle; le second surveille à l'arrière.

- Exercice en réel : allumage volontaire d'un incendie, puis engagement des 3 équipes « ouverture, allumage et contrôle, surveillance ».

- Visualisation de la rencontre de l'incendie et du contre-feu avec le panache de fumée vertical et en spirale.

- Contre-feu de 1,5 km bloquant un incendie descendant de l'Ardèche, sous le commandement du colonel Jacky Mercier, directeur départemental des Services d'incendie du Gard.

- Essais de retardants pour traiter la végétation dense en bordure de piste, par exemple dans le cas d'un feu montant où il est difficile de rester dans la fumée. Traitement de bandes de 2 à 3 m de large avec cet absorbeur de calories de façon à arriver en-dessous du point d'inflammation de la végétation. Allumage à 0,5 et 1 m de la bande. Quand le feu atteint la bande qui n'est que partiellement roussie, les fumées changent de couleur, indiquant l'étouffement prochain du feu côté traité, sans une goutte d'eau, alors qu'il part avec de hautes flammes vers le bas. Ce type de « barrière chimique » renforce très sensiblement la sécurité à l'allumage.

Lever de rideau

Après les cinq passionnantes études de cas sur dix incendies traitées au contre-feu par Jacky Pages (voir « Reconstitutions après sinistres »), l'assistance décide d'aller... se rafraîchir avant de se lancer dans un débat qui, contrairement aux craintes des organisateurs pour ce thème presque tabou ou mythique, s'est développé dans une grande sérénité et de façon constructive. Le poids des mots, le choc des photos et le toucher des exercices pratiques auraient-ils donc levés le rideau de fumée, du moins pour un premier cercle pluridisciplinaire où il y avait plus de novices que de spécialistes ?

La sécurité est un aspect fondamental. Très rares sont les personnes qui se font surprendre en forêt par un incendie tout comme les pompiers en manœuvre. Pour le contre-feu,

la discipline est fondamentale. Actuellement les pompiers sont regroupés et se présentent en colonnes sur le sinistre, en passant par le PC pour recevoir les instructions et se faire préciser leur mission. La direction qui commande doit toujours savoir où se trouvent ses équipes.

Dans une discussion sur le refus ou l'acceptation du contre-feu lors d'un sinistre, Jacky Pages s'exprime avec la passion de l'homme de métier : « Soit on a la foi dans son travail et on le mène; ou alors je rentre chez moi. Quand je vais sur un feu, c'est pour travailler. »

Répondant à une interrogation sur les sautes de feu, Jean-Claude Drouet explique le comportement des brandons incandescents dans les colonnes de fumée : ils montent et sont consumés par l'oxygène en environ 30 secondes. Mais il y a un seuil d'efficacité de l'oxygène, exprimé par l'indice d'oxygène. Lorsqu'on brûle de la lignine dans une pièce fermée, 1 m³ d'air en brûle 40 g; mais cela n'a abaissé que d'un quart les 21 % d'oxygène de l'air. Quant à elle, la braise s'éteint au taux de 10,5 %.

Pour Jacky Pages, le plus pervers et délicat est le feu d'humus. Ainsi dans le Tarn, il a dû gratter le sol sur un mètre de large pour venir à bout d'un incendie que le personnel local n'arrivait pas à maîtriser avec de l'eau. A noter la similitude de pratique en la matière entre les corps de sapeurs-pompiers du Gard et les services forestiers de Porto.

Bombardements chimiques

Concernant la réceptivité au contre-feu, les choses évoluent favorablement : il figure au programme du brevet supérieur à Valabre, où il est appris « à mettre le feu dans la musette de secours ». Et à plusieurs reprises d'anciens stagiaires du Var (Estérel en 1987) et des Bouches-du-Rhône ont montré leur intérêt à Jacky Pages : « Ah, si tu étais arrivé plus tôt, nous aurions essayé », « on a envie, mais seul on n'ose pas »... La volonté y est de plus en plus. Il faut maintenant associer tout le monde et assurer la préparation correspondante. Et une phase de sensibilisation peut s'avérer payante, précise François Binggeli, à l'image d'une première approche sur le feu contrôlé, réalisée au Portugal avec des techniciens du Cerpam. Ils en ont ensuite parlé dans leur travail, permettant l'émergence de demandes concrètes de mise à feu chez des éleveurs et des maires.

Où placer les pistes DFCI, se demande le représentant de la DDAF du Var ? Une double piste serait idéale, sur chaque versant, pour affronter les deux vents dominants. J. Pages préfère une seule piste de crête, mais bien aménagée. Par ailleurs son rêve serait de disposer de DC6 chargés de retardant pour constituer des barrières chimiques d'allumage.

A la portugaise

José Moreira da Silva expose les conditions d'utilisation du contre-feu par ses services :

- Disposant de très peu d'engins, il n'a généralement recours qu'à un seul : une boîte d'allumette en poche !
- Il n'allume jamais en crête, mais en général sur incendie descendant (évacuation des fumées et de la chaleur).
- Attention au changement de vent au lever et au

coucher du soleil ! Ainsi sur l'incendie de la Serra do Marão en septembre 1985 (6 000 ha détruits en deux jours), une mise à feu dans de bonnes conditions de site a échoué, le garde forestier ayant allumé un contre-feu à cet instant de brusque changement.

— De préférence en zone non boisée; dans une forêt accidentée, attention au retour de flammes éventuel en cime.

— Un incendie constitue un triangle avec une pointe active à attaquer de préférence en oblique qu'en perpendiculaire : mise à feu progressive par bandes de 10 à 15 m à partir de la pointe, 20 personnes environ y sont nécessaires.

— Nécessité impérative d'une personne responsable qui doit connaître tous les hommes engagés (référence à 20 soldats pris dans un contre-feu à Sintra près de Lisbonne il y a 20 ans).

L'énigme

Enrêference à deux de ses articles, « Le contre-feu, la seule technique efficace d'extinction des grands incendies ? » et « Contre les grands incendies : Vigilance en forêt », Guy Benoît de Coignac présente quelques conclusions des travaux du Cémagref à partir des données d'enquête « Prométhée » dans le Languedoc-Roussillon pour les incendies de plus de 50 ha : il y a une très grande corrélation entre la surface brûlée et la surface déjà détruite au moment de l'attaque. Justement, que faire dans le cas de ces quelques très grands feux qui font l'essentiel du « bilan » annuel ? Ces feux qu'on ne pense contenir que quand le vent se calme ou qu'il n'y a plus rien à brûler. Le contre-feu est-il la seule arme par très grand vent qui est en général la cause des 30 ha déjà parcourus au moment de l'attaque ?

Les anciens disaient mettre le contre-feu sur de simples sentiers du fait de l'appel d'air des grands incendies. Un phénomène identique est décrit dans un ouvrage espagnol dont « Forêt méditerranéenne » publiera prochainement la traduction. Sujet délicat qui nous valut déjà lors des journées préparatoires de longues heures de brûlages.

Contrôler pour tenter de débroussailler notre forêt qui cacherait un arbre fantôme ! Car le fond de cette histoire presque écossaise, qui angoisse les uns et qui émoustille les autres, est de taille : le contre-feu existe-il vraiment ?

Pour Guy Benoît de Coignac qui tient ses informations de son père forestier en Afrique du Nord et de la littérature, surtout américaine, mais qui n'en a jamais vu, le contre-feu véritable s'allumerait au moment de l'inversion du vent : le personnel exécutant quitterait alors vite la ligne d'allumage, l'extinction étant alors automatique à la rencontre des deux fronts.

Sur le front

Pour Jacky Pages qui a accumulé les mises à feu estivales face à l'incendie, il est impensable d'attendre l'inversion de courant sous peine d'excès de chaleur (sauf en aval du front) et surtout de non-maîtrise de la ligne d'allumage, et ce d'autant plus en zones accidentées. Il convient donc d'allumer progressivement par anticipation avec contrôle du front, puis de laisser partir le front à la recule avant qu'il ne soit aspiré. Mais justement l'aspiration de l'incendie doit

éviter à l'allumage les débordements opposés, affirme Guy Benoît de Coignac, qui se heurte au scepticisme de Pages. François Goy pense alors que trop souvent on oublie l'effet chauffant considérable des infrarouges en comparaison à l'asphyxie par manque d'oxygène; pour preuve l'excellente protection que confère une voiture fermée pour traverser un front de flammes en savane.

François Binggeli estime par ailleurs qu'un contre-feu allumé par contre-vent va développer un front elliptique identique à celui d'un incendie sous le vent, avec un centre de gravité très décalé. Mais dès que les deux fronts principaux se sont neutralisés, le contre-vent cédera la place au vent dominant qui activera le front secondaire du contre feu, donnant naissance à un nouvel incendie, après quelques minutes de pause.

Et pourtant, dans des maquis épais d'Afrique du Nord, les forestiers attendaient l'incendie sur des sentiers avec rien d'autre que des torches allumées, comme seul remède face aux très grands incendies, redit Guy Benoît de Coignac qui ne peut se résigner à croire que cette pratique ne serait efficace que par temps calme et humide, quand les avions peuvent prendre l'air et les hommes approcher le front...

Les Américains écrivent pourtant le contraire. « Soit je vous ai convaincu et il importe d'engager dès demain des recherches. Soit il faut décider que ce n'est pas la grande arme contre les grands incendies ».

Cesser le feu autoprogrammé

A l'issue de ces Rencontres, l'énigme demeure donc, malgré un débat des plus animés, à l'appui de nombreux croquis, de jeux de rôles et de calcul ! Ainsi pour un feu de 30 ha avançant à 1 000 m/h, on a un front d'environ 300 m. Si le contrevent se fait sentir à 60 m au devant du front, cela laisse 3 minutes pour évacuer la ligne de mise à feu, en courant (?) sur au moins 200 m de côté à travers les broussailles. Sans oublier le panache de fumée. Non vraiment, les praticiens ne sont pas du tout convaincus !

Alors qu'on pensait le sujet provisoirement maîtrisé, le feu repart sur une question : un contre-feu allumé avant l'apparition du contrevent va-t-il en réduire la force ? Car on a alors affaire à deux incendies, un grand qui avance et un plus petit qui recule tout en consommant l'oxygène environnant au détriment peut-être du grand feu. François Binggeli relate le témoignage d'un forestier Portugais qui a allumé un contre-feu à flanc de côteau à Lousa. A partir du layon débroussaillé où il a été allumé et contrôlé bien avant l'arrivée de l'incendie, le contre-feu a fini par être aspiré par ce dernier. A la rencontre des deux fronts, il y aurait eu explosion, comme décrit dans certains articles, puis un grand calme.

Autre expérience de contre-vent par le capitaine Léon Piolet de Saint-Ambroix qui a parfois pratiqué sur une ligne d'appui, la seconde entre la première et l'incendie : le front sous le vent se dirige sous forme d'un petit incendie vers la première en l'aspirant, d'où une plus grande marge de sécurité dans sa maîtrise. Une fois les deux fronts neutralisés, la seconde ligne remonte au vent vers l'incendie qui finit par l'aspirer.

Vrai ou faux ?

L'usage courant d'un mot et non sa signification initiale font la langue : combien de termes ne sont-ils plus utilisés qu'avec un sens dévoyé, sauf à les faire suivre des formules « au sens étymologiques » ou « au sens premier du mot ».

Et force est de constater que dans le public, chez les journalistes (ces faiseurs d'information, pas toujours au fait des nuances) et les pompiers (en France quasiment les seuls utilisateurs de la méthode), le terme « contre-feu » n'inclut pas la stricte notion de simultanéité entre allumage et établissement du contre-vent.

Pour le prescripteur habituel de cette thérapie violente, le contre-feu est, on l'a vu, l'allumage contrôlé d'une ligne de feu qui dès son allumage ou le plus souvent quelques moments après est appelée par l'incendie.

Alors pourquoi ne pas nommer le « contre-feu », le « feu tactique » qui finit par devenir le « vrai contre-feu » comme on appelle « acacia » le « robinier faux acacia » et qualifier de « feu aspiré » l'énigmatique ou du moins très rare feu allumé à contre-vent sans autre aide qu'une allumette ou une torche ?

Et malgré nos nombreuses réunions d'exégèse, nous n'avons pas réussi à parachever le découpage en quatre de cette flamme rhétorique !

Avis de recherche

Responsable des sapeurs forestiers des Alpes-Maritimes, M. Dumay qui estime que le commandant Pages est un professionnel exceptionnel regrette que le contre-feu ait été désappris depuis la loi de 1953. Celle-ci a transféré la lutte aux collectivités locales et a interdit le contre-feu s'il n'y a pas autorisation.

Préalablement nous avons recueilli le témoignage d'Alphonse Richard qui nous a fait part de son expérience et de son analyse d'ancien commandant des pompiers à Aix-en-Provence. Des raisons historiques lui apparaissent quand à l'usage restreint du contre-feu :

— autrefois, à Peynier par exemple, la population était réquisitionnée, d'où de grands effectifs sur des terres connues;

— le contre-feu a été interdit par les Eaux et Forêts qui, à l'époque, conduisaient la lutte (cette mesure s'applique toujours pour les Bouches-du-Rhône);

— des erreurs récentes de mise à feu (c'est une technique et un art : attention !) ont ravivé les méfiances et réticences (cas des 2 000 ha de la Sainte-Baume il y a quelques années).

S'y rajoutent des raisons plus structurelles, sur lesquelles MM. Richard et Pages se rejoignent :

— les moyens aériens ont modifié la lutte : l'attaque en l'air et au sol est généralement directe, alors que le contre-feu nécessite d'anticiper et de travailler en avant du front; mais les avions pourraient très bien être utilisés en surveillance ou en appui d'un contre-feu tout comme les retardants au sol;

— le contre-feu requiert de gros efforts physiques du personnel; mais force est de constater que c'est une valeur de plus en plus mal cotée, surtout en plaine;

— l'incendie de forêt qui est un feu mobile requiert des connaissances particulières en comparaison des feux urbains fixes;

— l'attaque par anticipation sur des lignes d'arrêt est régie par des règles différentes de l'intervention directe;

— l'instruction et l'entraînement de l'encadrement contribuent à une meilleure réflexion sur la stratégie de lutte où l'anticipation et la dynamique du feu dans l'espace sont deux éléments clés;

— l'anticipation nécessite par principe d'intervenir sur des parcelles encore préservées du feu, d'où certaines hésitations quand le foncier relève de la propriété privée (ou même collective) : « vous détruisez ce qui n'aurait... peut-être pas brûlé ! » (en contradiction avec le « un incendie qui balaie tout sur son passage »).

Aller au charbon

A ce dernier obstacle, Olivier Chaumontet pense qu'il s'agit de changer les mentalités en s'appuyant sur la pratique judiciaire, à l'image des plans de débroussaillage :

— c'est le maire ou le préfet quand il y a plusieurs communes, qui est responsable de la lutte;

— les élus qui mettent en œuvre des plans de prévention ne peuvent qu'aller au bout de leur logique et de leur volonté lors de la lutte;

— l'ordre du contre-feu ne sera normalement donné que par des gens qualifiés;

— en cas de débordement ponctuel (le feu contrôlé peut être utilisé successivement sur des lignes d'arrêt parallèles au front jusqu'à réussite) ou d'échec (comme pour les autres moyens de lutte), imagine-t-on qu'un préfet (et non pas le pompier) soit entraîné au tribunal ? Bien sûr que non. Alors... ?

A ce dernier élément, Guy Benoît de Coignac rappelle que le Conseil d'État a émis un arrêt le 20 octobre 1944 faisant obligation à un propriétaire de prouver que son bois n'aurait pas brûlé si le contre-feu n'avait pas été utilisé !

Enfin, François Goy, forestier tropical en retraite, trouve très étrange l'extraordinaire césure qui existe entre la répulsion viscérale du forestier français de l'hémisphère nord pour le contre-feu, et son usage prioritaire et routinier par leurs collègues en poste dans les pays chauds (où tous les feux ne sont pas que... d'herbes en savane).

En bref et en clair, il y a encore — ou à nouveau — un réel saut psychologique à faire quant à la place assignée au feu dans notre culture technique, et quelques soient les corps professionnels. Car la ligne de fracture outrepassa le classique et trop schématique « c'est mon feu » — « c'est ma forêt », comme nous l'ont démontré les réalités portugaises et cévennoles.

F. B.



Le colonel Mercier supervisant l'allumage d'un contre-feu face à l'incendie. Photo Jacky Pages